À Goma, former les jeunes pour protéger les forêts et construire leur avenir

À Goma, en République démocratique du Congo, un projet porté par la CBCA Ndosho et soutenu par le Défap associe formation professionnelle et protection de l'environnement. Son ambition : offrir à des jeunes sans emploi des perspectives économiques tout en réduisant la pression exercée sur les forêts du Parc national des Virunga. Malgré un contexte sécuritaire difficile, les premières formations ont déjà porté leurs fruits.

Comment lutter contre la déforestation tout en répondant au chômage des jeunes ? À Goma, dans l'est de la République démocratique du Congo, la paroisse CBCA Ndosho a choisi de faire de ces deux enjeux une seule et même priorité. Lancé à la mi-janvier 2026, avec quelques mois de retard en raison de la guerre et de l'instabilité sécuritaire dans la région, le projet entend accompagner les jeunes dans la création d'activités économiques respectueuses de l'environnement. Il s'adresse notamment aux habitants des quartiers de Bugamba, Kiziba et Ndosho, particulièrement concernés par les difficultés économiques et les conséquences de la dégradation de leur environnement.

Des formations pour préserver les ressources forestières

La pression exercée sur les forêts du Parc national des Virunga constitue un enjeu environnemental majeur pour la région. L'utilisation quotidienne du bois et du charbon de bois comme combustibles contribue notamment à la déforestation. Face à cette situation, le projet mise sur la

sensibilisation et la formation professionnelle pour encourager des pratiques plus durables. Les bénéficiaires apprennent notamment à fabriquer des foyers améliorés, aussi appelés braseros écologiques. Ces équipements permettent de réduire la consommation de bois et de charbon de bois par rapport aux foyers traditionnels. Leur diffusion auprès des ménages de Goma doit ainsi contribuer à limiter la pression sur les ressources forestières.

Mais le projet ne s'arrête pas à la seule dimension environnementale. Pour permettre aux jeunes de développer leur autonomie financière, des formations en pâtisserie et en cordonnerie (fabrication de chaussures) ont également été mises en place. L'objectif est de leur transmettre des compétences concrètes, susceptibles de déboucher sur une activité professionnelle et la création de petites entreprises.

116 jeunes et femmes engagés dans la démarche

Alors que le projet ciblait initialement 35 jeunes, l'intérêt suscité par cette initiative a largement dépassé les attentes : 116 jeunes et femmes ont finalement été inscrits aux formations. Les premiers résultats sont encourageants. Les participants acquièrent progressivement les techniques de fabrication des foyers améliorés, les bases de la cordonnerie et les savoir-faire nécessaires à la pâtisserie. Les campagnes de sensibilisation leur permettent également de mieux comprendre les conséquences de la déforestation et leur rôle dans la préservation de l'environnement. Au-delà des compétences techniques, cette initiative favorise la cohésion communautaire et encourage l'esprit d'entrepreneuriat. Des visites d'autorités étatiques et ecclésiastiques ont également été organisées afin de présenter les réalisations des apprenants et de valoriser leur travail.

Le projet repose sur une mobilisation collective associant la CBCA Ndosho, la Commission Justice, Paix et Sauvegarde de la Création, les responsables communautaires et les formateurs techniques, avec le soutien du Défap.

Un projet qui doit composer avec les conséquences de la guerre

Si les premières formations ont pu se dérouler dans des conditions globalement satisfaisantes, leur mise en œuvre reste fragilisée par le contexte régional. L'instabilité sécuritaire ralentit parfois les déplacements des bénéficiaires et des formateurs. À cela s'ajoutent l'augmentation du prix des matériaux et des matières premières, les difficultés d'approvisionnement en équipements et les fluctuations du taux de change.

La guerre et les déplacements de population ont également affecté la capacité financière de la paroisse, qui n'a pu mobiliser qu'une partie de sa contribution initialement prévue.
Cette situation a notamment retardé la deuxième phase du projet. Celle-ci doit permettre de former les participants à l'entrepreneuriat, de mettre en place un système de crédits rotatifs et d'accompagner les jeunes dans la création de leurs propres activités économiques. Ces financements doivent leur donner les moyens de concrétiser les compétences acquises pendant les formations.

Malgré ces obstacles, l'équipe de gestion entend poursuivre les efforts engagés. Une demande de financement complémentaire de 4 600 euros a été adressée au Défap afin de finaliser les activités prévues et de permettre le lancement d'une deuxième cohorte d'apprenants. Cette nouvelle promotion pourrait bénéficier des équipements déjà acquis dans le cadre du premier projet, tandis que les participants prendraient en charge la rémunération des formateurs.

À Goma, cette initiative rappelle que la protection de l'environnement ne peut être dissociée des réalités économiques et sociales des populations. En donnant aux jeunes les moyens de développer des activités professionnelles alternatives, le projet entend faire de l'autonomie économique un levier de préservation des ressources naturelles. Une manière de conjuguer formation, création d'emplois et sauvegarde de la création, même dans un contexte particulièrement difficile.

À Madagascar, une cantine scolaire pour lutter contre la malnutrition et favoriser l'éducation

À Andasibé, dans la région de Moramanga à Madagascar, la construction d'une nouvelle cantine scolaire doit permettre à 70 enfants d'accéder à des repas équilibrés et de poursuivre leur scolarité dans de meilleures conditions. Porté par l'association française L'APPEL et la communauté des sœurs de Mamré, le projet avance avec un double objectif : améliorer la santé des enfants et renforcer les liens au sein de la communauté locale. Une mission menée en avril 2026 a permis de faire le point sur les travaux et de lancer des actions de sensibilisation à l'hygiène.

À Madagascar, la pauvreté fragilise

la santé et la scolarité des enfants

Malgré ses importantes ressources naturelles, Madagascar reste confronté à une pauvreté persistante. Dans les zones rurales, les difficultés économiques, l'accès limité aux services essentiels et la vulnérabilité aux aléas climatiques pèsent lourdement sur les conditions de vie des familles. À Zoara Antampanana Andasibé, dans la région de Moramanga, à environ 110 kilomètres d'Antananarivo, la population dépend principalement de l'agriculture, régulièrement menacée par les cyclones et les épisodes de sécheresse. Ces difficultés se répercutent directement sur les enfants. Certaines familles peinent à financer leur scolarité, tandis que l'alimentation des élèves qui fréquentent l'école reste souvent insuffisante et peu diversifiée. La malnutrition, conjuguée aux conditions d'hygiène et d'assainissement précaires, compromet leur développement et leurs capacités d'apprentissage.

Dans ce contexte, l'accès à une alimentation régulière constitue un enjeu majeur. Pourtant, les cantines scolaires restent insuffisantes dans certaines zones rurales. À Andasibé, les besoins exprimés par les élèves et leurs familles ont conduit à envisager la création d'un nouvel établissement pour offrir aux enfants un repas quotidien dans de meilleures conditions.

Une cantine scolaire pour améliorer l'alimentation et soutenir l'économie locale

Pour répondre à ces besoins, l'association française de solidarité internationale L'APPEL s'est associée à la communauté des sœurs de Mamré, une association malgache engagée dans l'accompagnement éducatif et social.

L’antenne de L’APPEL Occitanie soutient financièrement la communauté depuis 1997. Celle-ci gère notamment un centre éducatif avec cantine scolaire à Antananarivo depuis 1990. Depuis 2018, L’APPEL parraine également certains de ses élèves. Fortes de cette expérience, les deux organisations souhaitent aujourd’hui développer une nouvelle cantine en milieu rural. Le projet prévoit d’accueillir 70 enfants de l’école primaire, soit 35 filles et 35 garçons, afin de leur proposer des repas nutritifs et équilibrés. Une première expérience menée sur place en 2022 avait déjà permis d’accueillir 37 enfants, confirmant l’existence d’un besoin local. Au-delà de l’alimentation, le projet entend contribuer au développement économique du territoire. La cantine s’approvisionnera auprès des producteurs locaux, favorisant ainsi les circuits courts et soutenant l’agriculture de proximité. Sa mise en fonctionnement doit également permettre la création de trois emplois et l’accueil de quatre stagiaires. La prévention sanitaire constitue un autre volet essentiel du projet. Les outils pédagogiques Balai Santé® et Nutricartes®, développés par L’APPEL, doivent servir à former le personnel et à sensibiliser les enfants, notamment à partir du CM2, aux questions d’hygiène, de nutrition et de prévention des maladies contagieuses.

Enfin, le bâtiment a vocation à devenir un lieu de rencontre pour la communauté. Des réunions de parents et des ateliers éducatifs pourront y être organisés afin de renforcer les échanges entre les familles et les acteurs locaux.

Les travaux avancent, les premières actions de prévention sont engagées

Du 18 au 27 avril 2026, une mission de L’APPEL Occitanie, coordonnée par Nicole Grange, a permis d’évaluer l’avancement du chantier et de préparer les prochaines étapes du projet. Lors de la visite du 20 avril, l’équipe a constaté que la

construction était entrée dans sa phase de finitions. Environ quatre semaines de travaux supplémentaires étaient alors estimées nécessaires. La visite a également permis de rencontrer les 75 enfants présents sur place, parmi lesquels les futurs bénéficiaires de la cantine. Des savons leur ont été distribués et un lavage des mains a été organisé avant le repas partagé avec l'équipe. Des cahiers d'activités et de coloriage ont ensuite été remis aux enfants.

En parallèle du suivi des travaux, deux sessions de formation à l'outil Balai Santé® ont été organisées par Anne-Sarah Jean Baptiste. La première, les 21 et 22 avril, a réuni onze religieuses, deux étudiantes en service civique et des membres de l'association Fanaranana, qui accompagne des enfants en situation de handicap. Les 23 et 24 avril, une seconde formation a été proposée à l'association Un enfant par la main. Les échanges ont notamment porté sur l'adaptation des outils pédagogiques au contexte malgache. Ces formations doivent permettre aux participants de mieux transmettre les bonnes pratiques d'hygiène et de prévention dans leurs activités auprès des enfants. La mission a également permis d'engager une collaboration avec le centre de santé d'Andasibé pour assurer le suivi de la croissance des enfants fréquentant la cantine sur une période de deux ans. Les professionnels de santé se sont montrés favorables à cette démarche. Un pèse-personne a été offert par l'ingénieur Naivo Randriamampianina pour contribuer à sa mise en œuvre.

Plusieurs aménagements restent toutefois nécessaires avant que la cantine puisse accueillir les enfants dans des conditions optimales. L'achat de tables et de chaises a été décidé à l'issue de la mission. L'approvisionnement en électricité repose actuellement sur un groupe électrogène, tandis que les sanitaires existants, éloignés du bâtiment, demeurent précaires. La construction de nouveaux sanitaires équipés de douches et de panneaux solaires est envisagée pour améliorer les conditions d'hygiène. Une nouvelle mission pourrait être

organisée en octobre 2026, sous réserve de la possibilité de réaliser ces installations.

À Andasibé, la future cantine scolaire représente bien davantage qu'un lieu de restauration. En facilitant l'accès à des repas équilibrés, elle doit contribuer à améliorer les conditions de vie des enfants et à favoriser leur scolarité. Les formations à l'hygiène, le suivi de la croissance et le recours aux producteurs locaux inscrivent également le projet dans une démarche plus large de prévention sanitaire et de développement local. Si plusieurs aménagements restent à réaliser avant l'ouverture, les avancées constatées en avril 2026 témoignent de la progression du chantier et de la mobilisation des partenaires. À travers leur collaboration, L'APPEL et la communauté des sœurs de Mamré souhaitent apporter une réponse durable aux besoins des enfants et de leurs familles, en faisant de cette cantine un levier de santé, d'éducation et de solidarité au cœur du territoire rural.

Église et restauration sociale en Afrique : Rendez-vous le 15 octobre

Dans le cadre des conférences « Les jeudis du Défap », Fiston Mumbere Ngesera, enseignant à la faculté de Théologie Protestante de l'Université Libre des Pays des Grands Lacs et Révérend Pasteur à l'Église du Christ au Congo, vous donne rendez-vous le 15 octobre pour présenter ses travaux sur « Église et restauration sociale en Afrique : Cas de la région des Grands Lacs ». Cette rencontre offrira d'abord un temps de

présentation du chercheur et de ses travaux, suivi d'un espace de dialogue ouvert avec les participants.

S'inscrire à la conférence

Le parcours de Fiston Mumbere Ngesera

Docteur en théologie biblique de l'Ancien Testament, Fiston Mumbere Ngesera enseigne à la Faculté de théologie protestante de l'Université libre des pays des Grands Lacs, à Goma, en République démocratique du Congo (RDC). Il est également pasteur au sein de l'Église du Christ au Congo. En 2025, il a bénéficié du soutien du Défap pour un séjour de recherche postdoctorale à Montpellier, consacré à l'approfondissement de sa thèse et à la préparation de sa publication. Ses travaux portent notamment sur la signification du culte dans le troisième livre d'Ésaïe, qu'il relit à la lumière du contexte de la région des Grands Lacs. Ce séjour lui a également permis de rencontrer des théologiens et des communautés protestantes françaises, enrichissant sa réflexion sur l'interculturalité et sa pratique pastorale.

De retour en RDC, il a poursuivi ses recherches sur le rôle des textes bibliques dans la réconciliation des peuples, l'accompagnement des jeunes grandissant dans un contexte de violence et la responsabilité individuelle et collective dans la reconstruction de la société. À travers son travail, il entend contribuer à une théologie engagée en faveur de la justice sociale, de la paix et du relèvement des communautés.

Pourquoi parler d'Église et restauration sociale en Afrique ?

Depuis plusieurs décennies, la région des Grands Lacs africains traverse des cycles de violences et de difficultés

sociales. Cette région a été plongée dans une combinaison des dynamiques des conflits locaux, nationaux et régionaux dont les souvenirs et les répercussions continuent à se faire sentir jusqu'à nos jours. La violence vécue est fruit de plusieurs mutations dont les implications sont d'ordre économique, social et politique et les victimes de combat, généralement les femmes et les enfants, réfugiés et déplacés internes, font l'expérience d'un traitement inhumain caractérisé par la malnutrition, les violences sexuelles, les massacres, etc.

Dans cette réalité, l'Église chrétienne est pourtant présente à travers différentes communautés ecclésiales avec un taux du christianisme environnant 80 %. En effet, dans les villes comme les villages, on peut inventorier un nombre considérable d'édifices dont le service est régulier avec des responsables bien établis pour paître le peuple de Dieu. D'ailleurs, chaque regroupement ecclésial s'identifie comme une institution de socialisation positive, de régulation des relations interpersonnelles ou d'encadrement spirituel de ses fidèles qui, à leurs tours, répondent favorablement aux différentes invitations cultuelles. Ainsi, la question de la responsabilité de l'Église dans la restauration sociale se pose. Bien évidemment, cette question ne suscite qu'un débat très ancien, celui du dialogue entre les actions cultuelles et la société, comme qui dirait, la rencontre entre « l'Église » et « l'État ».

Cette conférence propose une réflexion à partir d'un regard biblique et herméneutique issu de la lecture du Trito-Ésaïe (Ésaïe 56-66), un corpus textuel, où le culte est découvert dans un lien très évident avec la justice sociale. Pour ce corpus textuel, le culte est présenté comme une forme de piété sociale, une éthique envers le prochain qui se trouve dans le besoin, ce qui apparaît comme la norme et le critère sensible d'évaluation d'un culte authentique. L'hypothèse de la réflexion est donc que ce texte est susceptible de produire

des repères d’actualité dans nos communautés actuelles et particulièrement ce que doit être le rôle de l’Église de la région des Grands Lacs africains en vue de la restauration de la justice sociale, la paix et le rétablissement intégral.

S’inscrire à la conférence

Forum Défap 2026 : Faire de l’interculturalité un chemin pour l’Église

Du 2 au 4 octobre 2026, le Domaine du Lazaret à Sète a accueilli ***le Forum du Défap « Culture d’Églises ou Église des cultures… Le défi de l’interculturalité ».*** *Pendant trois jours, acteurs et actrices d’Églises, théologiens, chercheurs, partenaires, envoyés et boursiers du Défap se sont retrouvés pour réfléchir à une question devenue incontournable dans les communautés chrétiennes : comment vivre et « faire Église » lorsque plusieurs cultures, histoires et manières de croire se rencontrent ?*

Conférences, travaux de groupes, table ronde, témoignages, soirée ciné-débat, temps bibliques et cultes ont permis de croiser les expériences et les disciplines. L’objectif n’était pas seulement de constater la diversité qui traverse les Églises, mais de comprendre ce qu’elle produit, ce qu’elle révèle de nos pratiques et comment elle peut devenir une véritable richesse spirituelle et ecclésiale. ***Le Forum avait aussi une ambition concrète : faire émerger des pistes pour la suite, notamment à travers des projets communs, des mini-forums régionaux ou consistoriaux et des formations à l’interculturalité.***

L’interculturalité commence par la rencontre

Le Forum a d’abord montré que l’interculturalité ne se résume pas à la présence de personnes d’origines différentes dans une même communauté. **Elle suppose une véritable mise en relation, dans laquelle chacun accepte de se laisser déplacer par l’autre.** Comme l’a rappelé Gilles Vidal dans son intervention sur la théologie interculturelle, i**l existe une différence entre multiculturalité – où plusieurs cultures peuvent simplement coexister – et interculturalité, qui implique une relation et un dialogue entre elles. Cette relation ne peut être pleinement interculturelle que si elle est fondée sur une forme d’équité et de réciprocité.**

Les échanges autour des expériences paroissiales l’ont illustré de manière très concrète. Rodolphe Gozegba, à partir d’une enquête menée dans quatre paroisses d’Île-de-France, a montré que la diversité peut être visible dans les assemblées tout en restant beaucoup moins présente dans les lieux de décision et de responsabilité. Les tensions autour de la liturgie, de la prédication ou des manières d’exprimer sa foi ne relèvent donc pas seulement de différences de goûts : elles peuvent révéler des conceptions différentes de ce que signifie appartenir pleinement à l’Église.

Le témoignage de Jimmy, pasteur de l’Église protestante de Kanaky-Nouvelle-Calédonie et boursier de la Cevaa à l’IPT, a illustré concrètement ces enjeux. Entre pluralité des langues, héritage colonial et coexistence de plusieurs communautés, il a notamment questionné les rapports entre majorité et minorité dans l’Église. Son expérience en France lui a aussi montré que le dialogue, les rencontres et le partage permettent de dépasser progressivement les préjugés. **Il a enfin rappelé que parler la même langue ne garantit pas de se comprendre : les mots, comme la perception du temps, sont marqués par nos cultures.**

À Genève, Espoir Adadzi a montré que l’interculturalité ne se résume pas à faire cohabiter des communautés. Avec quatre paroisses et quatre communautés issues de la migration, plusieurs mois de dialogue ont été nécessaires pour construire des célébrations communes, en dépassant les différences de pratiques et certains préjugés réciproques. **Une expérience qui repose, selon lui, sur quatre conditions : bienveillance, respect, dialogue et patience.** L’interculturalité apparaît ainsi comme un véritable chemin de transformation, qui demande du temps et une volonté de construire ensemble.

Ces expériences montrent que l’interculturalité se construit dans la durée : elle invite les Églises à dépasser leurs habitudes, à questionner leurs pratiques et à inventer de nouvelles manières de faire communauté.

Entre identité et altérité : relire la Bible et interroger nos cadres

Pour comprendre ce qui se joue dans ces rencontres, le Forum a croisé les expériences avec des regards bibliques, théologiques et socio-anthropologiques.

Les récits de Naaman et d’Élisée, ainsi que celui de Paul à Athènes, ont notamment permis de réfléchir à la manière dont la Bible met en scène la rencontre de l’autre. Dans l’histoire de Naaman, les rapports de pouvoir, la fierté et les attentes réciproques doivent être déplacés pour que la rencontre devienne possible. À Athènes, Paul commence par observer et écouter son environnement. Il s’appuie sur des éléments de la culture qu’il découvre pour créer un terrain commun, sans pour autant renoncer à ce qu’il vient annoncer.

Ces récits invitent ainsi à concevoir l’interculturalité non comme l’imposition d’une manière de voir, mais comme une rencontre susceptible de transformer chacun des partenaires.

La table ronde « Regards socio-anthropologiques et théologiques sur l'interculturalité » a prolongé cette réflexion. Pour Renée Koch-Piettre, anthropologue, **une culture n'est jamais un bloc homogène : chaque personne est traversée par plusieurs appartenances – nationales, familiales, religieuses, professionnelles, sportives ou générationnelles.** La mondialisation rend par ailleurs les frontières culturelles plus complexes, sans pour autant les faire disparaître. Pour qu'il y ait véritablement interculturalité, il faut de l'altérité, de la diversité et des frontières : celles-ci peuvent devenir des lieux de rencontre lorsqu'elles permettent l'échange, mais deviennent destructrices lorsqu'elles servent à effacer l'autre.

Le Forum a également interrogé les « grammaires » de nos Églises : les habitudes, les normes implicites, les manières de faire et de dire qui déterminent ce qui paraît naturel ou légitime dans une communauté. Mais qui définit cette grammaire ? Qui décide de ce qui constitue une « faute » ? Et que deviennent les pratiques de ceux qui arrivent avec d'autres références ?

Pour Renée Koch-Piettre, l'enjeu est précisément de ne pas considérer les cultures comme des réalités figées. Les frontières, les usages et les identités évoluent continuellement. L'interculturalité devient alors un moyen de prendre conscience de ce qui nous façonne et de comprendre que nos propres évidences ne sont pas universelles.

Enfin, **l'un des enjeux devient alors celui de la mémoire.** Comment raconter l'histoire de l'Église en faisant une place aux récits de celles et ceux qui arrivent ? Comment travailler les mémoires blessées sans chercher trop rapidement à les « guérir » ? Les échanges du Forum ont plutôt insisté sur la nécessité de commencer par écouter, de créer les conditions pour que chacun puisse raconter son histoire et être entendu.

De la réflexion à l’action : faire de l’interculturalité un chemin d’Église

Au fil des trois journées, une conviction s’est imposée : **l’interculturalité ne se décrète pas. « Il faut la vouloir »**, a résumé l’un des groupes de travail. Elle demande du temps, de l’écoute, de la confiance et parfois l’acceptation de sortir de sa zone de confort. Mais cette exigence ne doit pas faire oublier les nombreuses expériences positives déjà vécues dans les Églises : rencontres fraternelles, célébrations, louange, repas partagés et projets construits ensemble.

Les participants ont notamment souligné **l’importance de créer des espaces où il soit possible de parler des difficultés interculturelles sans chercher immédiatement à les résoudre.** Pour se raconter, il faut du temps et un espace de confiance. C’est particulièrement vrai lorsque les échanges touchent aux discriminations, aux rapports de pouvoir, aux blessures liées à l’histoire ou aux expériences de rejet. La Bible peut elle-même devenir un espace pour mettre en récit ces expériences et les relire ensemble.

Cette attention au temps est apparue comme l’un des enseignements importants du Forum. Le temps de l’histoire longue, celui des transformations sociales et celui des parcours individuels ne se superposent pas. Une institution peut évoluer lentement tandis qu’une personne attend une réponse immédiate. Prendre en compte ces différentes temporalités est donc indispensable pour construire des démarches interculturelles adaptées. Le Forum n’a donc pas cherché à fournir une recette prête à l’emploi. Il a plutôt permis d’**identifier des points de vigilance et des outils : repérer les points de crispation, questionner les normes, développer des critères de discernement, travailler sur les notions de culture, de socialisation, de transculturation ou**

d’interculturation. La question reste désormais de savoir comment ces outils pourront être appropriés par les Églises et les institutions.

Cette volonté de poursuivre le travail était au cœur de la synthèse finale. Le Forum ne devait pas rester « de l’événementiel », mais déboucher sur des orientations et des actions. Plusieurs pistes ont été évoquées : **développer des mini-forums régionaux ou consistoriaux, créer des espaces locaux de dialogue et de partage d’expériences, préparer des modules de formation à l’interculturalité et poursuivre la réflexion théologique en lien avec les réalités de terrain.** L’enjeu est finalement de passer d’une Église qui accueille « les autres » à une Église qui apprend à « s’accueillir » elle-même dans sa diversité. L’interculturalité peut alors devenir non pas un programme supplémentaire, mais un horizon : celui d’une identité ecclésiale qui ne se contente pas de conserver ce qu’elle a reçu, mais qui se construit avec celles et ceux qui la composent aujourd’hui.

*Le Forum Défap 2026 aura ainsi permis de **regarder l’interculturalité à la fois comme une réalité déjà présente dans les Églises et comme un chemin encore à construire.** Les témoignages ont rappelé combien les rencontres entre cultures peuvent être traversées de malentendus, de rapports de pouvoir et de mémoires blessées, mais aussi combien elles peuvent faire naître de l’amitié, de la fraternité et de nouvelles manières de vivre la foi.*

*Les regards bibliques, théologiques et anthropologiques ont permis de déplacer la question : il ne s’agit plus seulement de savoir comment « gérer » la diversité, mais de se demander ce que cette diversité change dans notre manière de comprendre l’Église, la mission, la théologie et nous-mêmes. **L’interculturalité demande du temps, de l’écoute et de la réciprocité.** Elle invite à reconnaître les frontières sans en faire des murs, à accueillir les mémoires sans les figer et à construire une identité qui ne soit pas seulement héritée,*

mais également façonnée par la rencontre.

Le Forum s'achève donc moins sur une réponse que sur un engagement : continuer à créer des espaces où les cultures puissent réellement se rencontrer, dialoguer et contribuer ensemble à faire Église.

Merci à l'ensemble des intervenants :

Espoir Adadzi, Pasteur de l'Église Protestante de Genève | Jean-Pierre Anzala, Responsable du Service Échange Théologique du Défap | Christian Baccuet, Président de l'EPUdF | Pierre Blanzat, Pasteur aumônier de l'EPUdF et équipe de l'aumônerie | Jackie Bosc, Cimade Béziers | Luc Olivier Bosset, Pasteur de l'EPUdF | Joël Dautheville, Président du Conseil du Défap | Annelise Deiss, Coordinatrice UEPAL | Priscille Djomhoué, Pasteure de l'EPUB Belgique, bibliste | Jean-Claude Girondin, Théologien, sociologue | Rodolphe Gozegba, Proposant de l'EPUdF Région Parisienne | Pascal Hickel, Pasteur de l'UEPAL | Galed Houndefodji, VSI Défap | Philippe Kabongo Mbaya, Pasteur retraité de l'EPUdF | Sibylle Klumpp, Responsable du Service des Missions & des Solidarités Internationales, UEPAL | Renée Koch-Piettre, Anthropologue | Corinne Lanoir, Professeure honoraire à l'Institut Protestant de Théologie, bibliste | June Kim Legave, Proposante à l'EPUdF de Toulouse | Mas Félicien Miangu, Aumônier des prisons, Fédération Protestante de France | Vincent Nême-Peyron, Secrétaire général du Défap | Jimmy Ngazohni, Pasteur de l'Église Protestante de Kanaky-Nouvelle-Calédonie et boursier CEVAA à l'IPT | Olivier Riou, Anthropologue | Agnès-Marie RIVES, Pasteure de l'EPUdF | Claudia Schulz, Secrétaire générale de la CEVAA, Communauté d'Églises en mission | Claire Sixt-Gateuille, Théologienne | Gilles Vidal, Professeur à l'Institut Protestant de Théologie

Protestantisme, identité, pluralité : comment vivre en réformés dans un protestantisme pluriel ?

Qu'est-ce qui fait l'identité d'une Église ? Dans un protestantisme français marqué par la diversité des sensibilités, les Églises luthéro-réformées sont elles aussi confrontées à cette question. À l'occasion de l'Assemblée générale de la Communauté des Églises protestantes francophones (CEPF), le théologien Christophe Singer a proposé une réflexion sur l'identité, la pluralité et l'ouverture.

À l'origine, la question posée à Christophe Singer était la suivante : « Y a-t-il un "art de vivre" luthéro-réformé ? » Puis elle a été reformulée dans le programme de l'Assemblée générale : « Vivre en Réformés dans un univers protestant pluriel ».

Deux formulations différentes pour une même interrogation de fond : qu'est-ce qui fait l'identité d'une Église ?

Pour Christophe Singer, cette question n'a rien d'un simple exercice intellectuel. Si l'on parle aujourd'hui autant d'identité, c'est bien parce que celle-ci semble parfois vaciller, voire disparaître. Dans un paysage protestant en pleine transformation, l'enjeu est donc de comprendre ce qui distingue les différentes familles protestantes, mais aussi ce qui peut les relier.

Questionner la question de l’identité

Avant de chercher à définir ce que serait une identité luthéro-réformée, Christophe Singer invite à prendre un peu de recul : que signifie réellement « être » quelqu’un ? Pour l’expliquer, il prend l’exemple d’une personne qui frappe à une porte. À la question « Qui est là ? », répondre « Iris » peut suffire si cette personne est connue de celui qui ouvre. En revanche, si la réponse est « Jean Martin », il faudra préciser : « le facteur ».À travers cette scène ordinaire, le théologien montre que l’identité ne se réduit jamais à un nom ou à une catégorie. Elle prend son sens dans la relation. Le facteur n’est pas simplement « un facteur » : il est « mon facteur », celui qui appartient à un environnement et à une relation particulière.

Une identité n’existe donc jamais indépendamment du regard de l’autre et du contexte dans lequel elle s’inscrit.

Cette remarque vaut aussi pour les Églises. Chercher à définir une identité luthéro-réformée ne consiste pas seulement à établir une liste de caractéristiques. Il faut également se demander dans quel environnement cette identité se construit et avec quelles autres identités elle entre en relation.

Une identité protestante dans un paysage pluriel

C’est dans ce contexte que Christophe Singer examine les différences entre les sensibilités luthéro-réformées et évangéliques.

Il s’appuie notamment sur l’enquête sur le protestantisme français commandée par la Fédération protestante de France en 2024. Les données font apparaître des différences importantes

entre les deux groupes, notamment dans la fréquentation du culte, la lecture de la Bible ou encore certaines prises de position sur les questions de société.

Mais ces statistiques ne suffisent pas à définir une identité chrétienne. Christophe Singer souligne notamment un paradoxe : les luthéro-réformés peuvent se distinguer des évangéliques par une pratique cultuelle et biblique moins fréquente. Or, dans une société française largement sécularisée, ces caractéristiques ne sont précisément plus très distinctives.

Cette situation nourrit parfois la critique évangélique à l'égard des Églises historiques, accusées d'avoir perdu certains marqueurs de leur identité chrétienne. Mais la question ne se limite pas à cette opposition. Les Églises évangéliques elles-mêmes sont traversées par des évolutions et des interrogations identitaires. L'histoire montre d'ailleurs que les groupes qui se constituent en réaction aux Églises établies peuvent, avec le temps, devenir eux-mêmes des Églises établies.

L'identité religieuse est donc toujours en mouvement, en dialogue et parfois en tension avec les autres. Cette réflexion prend une résonance particulière dans le contexte actuel des Églises luthéro-réformées, confrontées à une transformation de leur sociologie et à une baisse de leur fréquentation. Christophe Singer évoque une « bascule » et une inquiétude qui dépasse les seuls chiffres : celle de la disparition.

Mais cette angoisse n'est pas propre aux Églises historiques. Elle peut également toucher des communautés en croissance. Pour le théologien, elle rejoint peut-être une inquiétude plus profondément humaine : celle de perdre ses repères dans un monde où les appartenances et les propositions identitaires se multiplient.

Dans ce contexte, les Églises peuvent être tentées de chercher

davantage de marqueurs pour affirmer ce qui les distingue. Christophe Singer invite au contraire à s'interroger sur le sens de cette démarche.

L'ouverture est-elle une force ou une fragilité ? La résistance permet-elle de préserver une identité ou risque-t-elle de conduire à l'enfermement ?

Une réponse théologique : « l'identité ne se construit pas, elle se reçoit »

C'est ici que Christophe Singer opère un déplacement essentiel. Après avoir abordé l'identité sous un angle sociologique et relationnel, il propose de regarder la question depuis la foi chrétienne. Son intuition est forte : dans la foi chrétienne, l'identité ne se construit pas. Elle se déconstruit pour se recevoir. L'identité chrétienne ne peut ainsi être réduite aux caractéristiques que l'on revendique ou que les autres nous attribuent. Elle demeure ouverte, parce que le croyant reçoit son identité en Christ.

Christophe Singer trouve cette dynamique dans la pensée de Martin Luther. Pour le réformateur, la foi n'est jamais un acquis définitif. Elle est constamment reçue à nouveau. Le croyant ne peut donc pas dire : « J'ai la foi, maintenant je sais qui je suis et comment je dois agir. » La foi demeure un mouvement. Une perspective que le théologien rapproche de la tradition réformée et de l'expression ecclesia semper reformanda : l'Église est toujours à réformer.

Cette mise en question permanente pourrait ainsi constituer une piste pour penser l'identité luthéro-réformée. Non pas une identité qui se définit une fois pour toutes, mais une identité qui accepte de se laisser interroger.

Christophe Singer poursuit sa réflexion à partir de deux

figures bibliques. Paul, tout d'abord, qui reconnaît ses propres faiblesses mais peut néanmoins affirmer : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis. » Son identité ne repose pas sur ses mérites. Elle est reçue par grâce. Puis Nicodème, qui vient rencontrer Jésus « de nuit ». Pour Christophe Singer, cette figure peut symboliser le mouvement de la foi : venir vers le Christ avec ses questions, ses incertitudes et sans prétendre détenir toutes les réponses. L'identité chrétienne serait alors moins un état qu'un chemin.

Conclusion – Une identité ouverte à l'autre

En conclusion, Christophe Singer revient à la réalité des Églises de la CEPF. Beaucoup d'entre elles sont historiquement issues de communautés réformées et huguenotes. Pourtant, les mouvements de population et les transformations de la société ont profondément changé leur sociologie et leur visage.

En parcourant les sites de ces Églises, il remarque d'ailleurs un mot qui revient régulièrement : « ouverture ». Une ouverture qui ne signifie pas nécessairement renoncer à son histoire ou à son identité, mais accepter que celles-ci puissent évoluer au contact de nouvelles cultures, de nouvelles populations et d'autres traditions chrétiennes.

Pour Christophe Singer, si cette ouverture correspond réellement à la manière dont ces Églises vivent leur foi, alors « la CEPF est heureuse ».

Dans un protestantisme devenu pluriel, la question n'est donc peut-être pas de déterminer une fois pour toutes ce que signifie être réformé. Elle est plutôt de savoir comment continuer à vivre une foi qui accepte d'être questionnée, transformée et reçue à nouveau. L'identité chrétienne ne serait alors pas une frontière à défendre, mais un chemin à parcourir avec les autres et vers le Christ.

Le Défap aux Antilles : une mission dans un contexte de vacance pastorale

Du 3 au 12 juillet 2026, Vincent Nême-Peyron, secrétaire général du Défap, et Jean-Luc Blanc, président de la Communion des Églises protestantes francophones (CEPF), se sont rendus aux Antilles pour rencontrer et accompagner les Églises locales de Martinique et de Guadeloupe. Cette visite intervient seulement quatre mois après une précédente mission menée par Jean-Pierre Anzala et Vincent Nême-Peyron, consacrée notamment au bilan de la suffragance longue durée du pasteur Pierre Thiam. Elle poursuivait ainsi un double objectif : soutenir les deux communautés dans une période de vacance pastorale et participer à la nouvelle Assemblée générale de l'Église de Guadeloupe, après avoir rencontré ses responsables.

En Martinique, une communauté petite mais dynamique

En Martinique, la mission a permis de nombreux échanges informels avec les responsables de l'Église protestante réformée de Martinique (EPRM), au cours de visites et de repas. Vincent Nême-Peyron et Jean-Luc Blanc ont également participé à une réunion du conseil presbytéral, qui a notamment permis de dresser le bilan de l'année de ministère de Pierre Thiam et d'échanger sur l'organisation de la vie de l'Église en son absence. Plusieurs projets ont été abordés, parmi lesquels l'achat d'un terrain, l'organisation d'une exposition et la mise en place de journées « portes ouvertes »

pour mieux faire connaître l’Église et favoriser le développement de la communauté.

La participation au culte a également été l’occasion de mesurer la réalité de cette communauté, qui rassemble aujourd’hui une quinzaine de personnes. Malgré cette faible affluence, les échanges témoignent d’une Église fraternelle, active et portée par une réelle dynamique collective. La présidente, Mylène Filin, joue notamment un rôle important dans cette dynamique grâce à son engagement et à son charisme fraternel. Le départ de Pierre et Marie-Madeleine Thiam a par ailleurs constitué un moment particulièrement fort, marqué par plusieurs témoignages de reconnaissance et des cadeaux offerts par les membres de la communauté.

En Guadeloupe, accompagner la vie de l’Église

La seconde partie de la mission s’est déroulée en Guadeloupe, où Vincent Nême-Peyron et Jean-Luc Blanc ont participé à l’Assemblée générale de l’Église, réunissant seize de ses membres.

La rencontre a débuté par une courte aumônerie proposée par Pierre Thiam, invitant les participants à réfléchir à la manière dont la présence du Christ peut éclairer les débats et les décisions de l’Église. Cette introduction spirituelle a précédé la reprise des travaux de l’Assemblée générale, sous la conduite de Marie-Ginette Duflo, présidente du conseil presbytéral. La participation à cette AG constituait un objectif majeur de la mission : au-delà des questions d’organisation, il s’agissait de soutenir la communauté dans une période de transition et de contribuer à la reprise d’un dialogue au sein de l’Église.

Le lendemain, le dernier culte de Pierre Thiam aux Antilles a rassemblé une trentaine de personnes. Jean-Luc Blanc en a

assuré la prédication et une confirmation de baptême y a été célébrée. Un temps d'envoi et de bénédiction, conduit par Corinne Nême-Peyron, a ensuite permis à la communauté de rendre hommage à Pierre et Marie-Madeleine Thiam avant leur départ. Un moment convivial a enfin réuni les paroissiens autour d'un apéritif.

Une mission d'écoute

Cette mission aura ainsi permis de prendre le pouls des deux Églises antillaises à un moment charnière de leur histoire. En Martinique comme en Guadeloupe, la vacance pastorale constitue un défi pour des communautés aux effectifs parfois réduits, mais elle fait également émerger des capacités d'engagement et d'initiative locales. Les rencontres ont permis d'identifier les projets portés par les Églises, d'échanger sur leur organisation future et de les accompagner dans cette période de transition. Au-delà des réunions institutionnelles, cette visite a surtout été un temps d'écoute, de dialogue et de présence fraternelle. Elle rappelle l'importance de l'accompagnement des Églises partenaires par le Défap et la CEPF.

Lettre de nouvelles : Grandir au fil de la mission

*Malicka, volontaire de solidarité internationale, est chargée de la mission Wash – eau, hygiène, assainissement au Cameroun.*Voilà… mon séjour touche bientôt à sa fin.

Cette année aura été pleine. Pleine de doutes, de rebondissements, de remises en question. Mais aussi pleine de

rencontres, d’apprentissages et de découvertes.

À moins de deux mois de mon départ, je me surprends déjà à être nostalgique de Bafoussam. C’est drôle comme les choses fonctionnent : à peine les paysages, les rues et les marchés commencent-ils à devenir familiers qu’il est déjà temps de repartir. J’avais enfin trouvé mon rythme, aussi bien dans la ville que dans mon travail, et me voilà déjà en train de penser au retour.

Pourtant, les débuts n’ont pas été simples.

Les trois premiers mois, je ne pensais qu’à rentrer. Les délestages, les coupures d’eau, un quotidien auquel je n’étais plus habituée… Tout cela a été plus difficile que je ne l’avais imaginé. Heureusement, plusieurs collègues ont été très présents. Leur soutien a beaucoup compté et m’a permis de traverser cette période d’adaptation.

Lorsque je suis arrivée au CIPCRE, je pensais principalement faire de l’animation communautaire. J’ai vite découvert qu’ici, chacun met la main à la pâte et qu’il faut savoir sortir de sa fiche de poste. Il a donc fallu apprendre, s’adapter… et parfois transmettre à mon tour.

Les premiers mois ont été consacrés à la découverte du terrain, des écoles et des différentes communes d’intervention. Puis, progressivement, mes missions se sont diversifiées.

J’ai notamment travaillé sur le projet ASSO Filles, destiné à accompagner les jeunes filles victimes de mariages précoces, les mères mineures et leurs familles vers une réinsertion sociale, professionnelle et économique. À cette occasion, j’ai conçu une douzaine d’outils de suivi et de capitalisation afin de mieux valoriser le travail réalisé par les équipes.

À partir du mois de juin, j’ai retrouvé davantage le terrain, tout en développant une dimension plus communicationnelle de

ma mission. J’ai réalisé des affiches, différents supports de communication et je travaille actuellement à la mise en forme de la Charte Genre pour la promotion d’une agriculture durable, ainsi qu’au prochain calendrier du CIPCRE consacré aux compétences de vie courante.

J’ai également eu beaucoup de plaisir à concevoir de petits outils pédagogiques pour les Clubs Ados et les Espaces Amis des Enfants : des cartes, des mini-jeux et différents supports réalisés sur Canva pour aider les enfants à mieux identifier leurs émotions, apprendre à s’autoprotéger et connaître leurs droits.

L’un des moments dont je suis sans doute la plus fière reste l’organisation des activités du projet PECPEVI à Foumbot et à Koutaba. Pour cette animation, l’équipe m’a laissé une grande liberté dans la préparation. J’ai donc voulu y mettre un peu de ma personnalité : création de cartes de jeu, mini-diplômes pour valoriser les enfants, bracelets pour identifier les équipes, panneaux de notation pour le jury, barèmes, supports pour les concours… J’avais envie que tout soit à la fois ludique, pédagogique et réutilisable pour les prochaines activités. Voir les enfants s’approprier ces outils a été une vraie satisfaction.

En prenant un peu de recul, je réalise que cette année m’aura surtout appris à sortir de ma zone de confort. J’étais venue avec une idée assez précise de ce que serait ma mission. Finalement, elle a été bien plus large que ce que j’avais imaginé.

Aujourd’hui, je chemine doucement vers la fin de cette aventure avec un sentiment de satisfaction.

Mais je ne vous cache pas que j’appréhende déjà le retour.

À l’heure où j’écris ces lignes, je n’ai pas encore de logement en France et je n’ai pas de famille qui puisse m’héberger. Je serai accueillie quelque temps chez une amie,

avec l’espoir que cette année d’engagement m’ouvrira des portes dans le domaine de la coopération internationale.

En y réfléchissant, cette mission aura finalement été une succession de cycles : les doutes du départ, l’acclimatation, l’habitude qui s’installe, la nostalgie au moment de partir… puis, déjà, l’inconnu du retour.

Le voyage continue simplement sous une autre forme.

Je termine cette lettre avec beaucoup de gratitude envers le Défap et le CIPCRE, qui m’ont offert cette aventure. Une aventure qui m’aura parfois bousculée, souvent fait grandir, et que je garderai longtemps en mémoire.

MalickaTélécharger la lettre

Quand la sagesse parle au féminin : rendez-vous le 17 septembre

À l’occasion des Jeudis du Défap, la Révérende Gisèle Alenge Wedianu donnera une conférence en ligne le 17 septembre intitulée : « Quand la sagesse parle au féminin : lecture sapientale et ecclésiale de la figure féminine en Afrique. Cas de l’Église du Christ au Congo ». Cette intervention proposera une réflexion originale sur les figures féminines dans les livres de sagesse de la Bible et leur portée pour les Églises africaines aujourd’hui.

S’inscrire à la conférence

Le parcours de Gisèle Alenge Wedianu

Pasteure de la 17eme Communauté évangélique du Christ de l'Ubangi (CECU), au sein de l'Église du Christ au Congo (ECC), la Révérende Gisèle Alenge Wedianu conjugue ministère pastoral et recherche universitaire. Elle est cheffe de travaux à la Faculté de théologie de l'Université protestante au Congo, où elle enseigne l'Ancien Testament, et poursuit actuellement un doctorat consacré à « La figure féminine dans les discours sapientiaux. Des Proverbes à Qohélet ».

Son parcours est également marqué par sa collaboration avec le Défap. Boursière en 2019 puis en 2024, elle mène une partie de ses recherches à l'Institut protestant de théologie de Montpellier. Ses travaux portent notamment sur les textes sapientiaux de l'Ancien Testament, mais aussi sur des thématiques telles que la théologie de l'environnement, à travers une étude de Genèse 2–3, ou encore la traduction de concepts bibliques dans des langues congolaises.

À travers ses recherches, Gisèle Alenge Wedianu cherche à faire dialoguer l'exégèse biblique avec les réalités des Églises africaines contemporaines, en montrant combien les Écritures peuvent nourrir une réflexion sur les enjeux actuels de la vie ecclésiale.

Pourquoi parler de lecture sapientale et ecclésiale de la figure féminine en Afrique ?

Les livres sapientiaux de la Bible – notamment les Proverbes, Job et Qohélet – mettent en scène des figures féminines qui ne se limitent pas à des rôles domestiques ou symboliques. La Sagesse y est personnifiée sous les traits d'une femme qui

enseigne, interpelle, conseille et guide. D’autres figures féminines incarnent le discernement, la fidélité, mais aussi les choix et les tensions qui traversent l’existence humaine.

En proposant une lecture sapientale, Gisèle Alenge Wedianu montre que ces figures bibliques constituent une ressource théologique pour penser la place des femmes dans les Églises aujourd’hui. Elles révèlent que les femmes sont aussi porteuses de parole, de sagesse et d’autorité spirituelle.

Cette réflexion prend une dimension ecclésiale lorsqu’elle est mise en regard de la réalité de l’Église du Christ au Congo. Dans cette Église, comme dans beaucoup d’autres en Afrique, les femmes sont très largement engagées dans la vie des communautés. Elles assurent des responsabilités essentielles dans l’animation, la transmission de la foi et les œuvres de l’Église. Pourtant, leur présence demeure plus discrète dans les instances décisionnelles et les fonctions de gouvernance.

À partir des textes bibliques, la conférence invite ainsi à interroger cet écart entre l’engagement concret des femmes et leur reconnaissance institutionnelle. Elle ouvre une réflexion sur les défis que les Églises sont appelées à relever pour mieux reconnaître les dons, les compétences et le leadership spirituel des femmes, dans un dialogue entre héritage biblique et réalités contemporaines.

Cette conférence des Jeudis du Défap sera l’occasion de découvrir les recherches d’une théologienne engagée et d’ouvrir un échange sur une question qui traverse aujourd’hui de nombreuses Églises : comment les figures féminines de la Bible peuvent-elles éclairer la place des femmes dans la vie ecclésiale ?

S’inscrire à la conférence

Formation CPLR : Regards croisés entre la France et le Sénégal

Du 16 au 26 juin 2026, la Maison des Missions, à Paris, a accueilli un stage de formation pastorale organisé par la Communion protestante luthéro-réformée (CPLR), le Service protestant de mission Défap et la CEVAA. Pendant dix jours, vingt pasteures et pasteurs venus de France, de Belgique et du Sénégal se sont retrouvés pour réfléchir ensemble aux défis du témoignage chrétien dans des contextes culturels et religieux contrastés.

Aujourd'hui, de nombreux ministres des Églises protestantes françaises exercent leur ministère dans des paroisses de plus en plus multiculturelles, sans pour autant avoir eu l'occasion de vivre une expérience internationale ou de découvrir d'autres réalités ecclésiales. Face à cette évolution, la CPLR et le Défap ont souhaité proposer une formation favorisant la rencontre interculturelle et l'ouverture à la dimension missionnaire, afin d'enrichir les pratiques pastorales et le regard porté sur les mutations du christianisme contemporain.

Inscrit dans le cadre de la formation permanente des pasteurs, le stage, intitulé « Contextes minoritaires ou sécularisés : regards croisés sur le témoignage entre la France, la Belgique et le Sénégal », a réuni des ministres de l'Église protestante unie de France, de l'Union des Églises protestantes d'Alsace et de Lorraine, de l'Église protestante unie de Belgique, de l'Église luthérienne du Sénégal et de l'Église protestante du Sénégal. Conçu comme un parcours en deux temps, il faisait suite à une première session organisée à Dakar en 2025. Cette

seconde rencontre, à Paris, avait pour objectif de poursuivre les échanges, de partager les expériences pastorales et de renforcer les liens entre les Églises partenaires dans une démarche de réciprocité et d'enrichissement mutuel.

Le dialogue interreligieux et interculturels au cœur du stage

Comment témoigner de sa foi lorsque l'on appartient à une minorité religieuse ? Ou dans une société où la pratique religieuse recule ? Ces questions ont constitué le fil rouge de ce stage.

D'un côté, les pasteurs français et belges ont découvert la réalité du Sénégal, où les chrétiens représentent environ 5 % de la population dans un pays majoritairement musulman. Dans ce contexte, le témoignage chrétien se construit quotidiennement dans le dialogue, la coexistence et le respect des autres traditions religieuses. De l'autre, les pasteurs sénégalais ont été confrontés à la réalité française, marquée par la pluralité des convictions et l'éloignement d'une partie de la population des institutions religieuses.

Tout au long du stage, conférences, visites de terrain et échanges en groupes ont permis aux participants de confronter leurs expériences. Les pasteurs ont partagé leurs interrogations sur la manière d'accueillir des personnes aux parcours très divers, de dialoguer avec d'autres religions ou encore d'annoncer l'Évangile dans des sociétés profondément différentes.

Regards croisés sur des contextes culturels différent

Au-delà des questions liées au témoignage chrétien, le stage a également été l'occasion d'aborder plusieurs enjeux

contemporains qui traversent aujourd’hui les Églises. Des temps de réflexion éthique ont permis aux participants de dialoguer sur des sujets parfois sensibles, comme la place des femmes dans le ministère pastoral, les questions liées à l’homosexualité ou encore l’évolution des sociétés face aux mutations culturelles.

Ces échanges ont révélé des approches souvent très différentes selon les contextes ecclésiaux et culturels. Loin de chercher à gommer ces divergences, les organisateurs ont privilégié une démarche d’écoute et de compréhension mutuelle.

Pour plusieurs participants, ces temps de dialogue ont constitué l’un des moments les plus marquants du stage. Ils ont montré qu’il est possible d’aborder des questions complexes sans renoncer au respect de l’autre, dans une démarche où la réflexion théologique se nourrit de la rencontre interculturelle.

Des liens renforcés entre Églises partenaires

L’un des temps forts du programme résidait dans l’immersion de chaque participant au sein de la paroisse de son binôme. Les pasteurs sénégalais ont été accueillis en France et en Belgique afin de partager le quotidien de leurs homologues : préparation des cultes, visites pastorales, vie communautaire et célébrations.

Cette immersion a permis de découvrir concrètement des pratiques pastorales parfois différentes. Les pasteurs sénégalais ont observé le fonctionnement de paroisses confrontées aux défis de la sécularisation, tandis que leurs collègues européens avaient auparavant découvert, au Sénégal, des communautés marquées par une présence importante des familles et des jeunes.

Cette réciprocité constitue l'un des fondements du programme porté par la CPLR et le Défap. En favorisant la rencontre de personne à personne, le stage contribue à tisser des liens durables entre les Églises partenaires et à favoriser le dialogue interculturel et une compréhension commune des défis auxquels elles sont confrontées aujourd'hui.

Au-delà des échanges théologiques et des découvertes culturelles, ce stage a surtout rappelé que la mission se nourrit de la rencontre. En confrontant leurs expériences, les pasteurs ont appris à mieux comprendre les réalités vécues par leurs partenaires et à porter un regard renouvelé sur leur propre ministère. Une expérience qui, bien au-delà de ces quelques jours de formation, ouvre la voie à une coopération durable entre les Églises et à une pratique pastorale toujours plus attentive aux défis d'un monde pluriel.

Lettre de nouvelles : Les petites aventures

De Madagascar à Paris, Nomena est engagé dans une mission de Volontariat de Solidarité Internationale avec le Défap et la Rédemption. Il partage ses petites aventures.

« Le printemps qui se lève à Paris, une bonne partie des environs se recouvre du vert des feuilles d'arbres et les fleurs s'épanouissent. Pour cette lettre de nouvelles, j'ai choisi de parler de mon temps de mars à mai.

Pour commémorer l'arrivée du printemps ici à Paris, je suis allé au Parc de Sceaux pour voir les cerisiers fleurir avec des pétales roses dignes d'une scène de manga de romance. Mis à part, j'ai pu revoir des amis de l'université qui étaient de

passage ici à Paris, et comme je m'y connais un peu sur les lieux et endroits intéressants de la ville, me voilà en tant que guide touristique (mais avec un sens de l'orientation à remettre en question !).

Puis, vient le début avril et les festivités de Pâques. Malheureusement, la fête de Pâques pour moi ne s'était pas déroulée comme prévu puisque j'ai subitement attrapé un rhume. La guérison se faisait lentement mais sûrement, et avec les bons soins et bon petits remèdes traditionnels.

Côté la Rédemption, les permanences sont habituellement calmes. Cependant, depuis la seconde moitié du mois d'avril, des travaux en rapport avec les canalisations du quartier sont mis en place, et je me dois aussi, avec l'aide de la Présidente d'honneur de l'église, de surveiller leur activité et de comment est la progression des travaux. Malgré les va-et-vient des ouvriers et les bruits, je sens quand même une once de vie dans l'espace d'accueil lorsqu'il n'y a pas d'événement particulier.

En dehors du travail, je ne fais pas beaucoup de ce que j'appellerais une « grande aventure ». Pour ma part, j'aime bien faire des « petites aventures » du quotidien. Depuis que je suis en France, et notamment l'année dernière, je me suis fait une promesse, c'est de me forcer à ne pas tout le temps rester à la maison tous les week-ends pour éviter de rester à la maison. Une de mes activités favorites est de pouvoir faire des journées ou soirées jeux de société avec mes amis, on découvre de nouveaux jeux et on tisse des liens à partir de l'amusement. Aussi, j'explore des conventions sur le thème des mangas, de la culture geek que j'affectionne énormément.

Le mois de mai est probablement un mois assez bizarre pour ma part. Comme il s'agit de ma deuxième année de volontariat de solidarité internationale, la fin de ma mission approche. C'est alors qu'il y a la fameuse question autant importante que perturbante : « Et la suite, ce sera quoi ? » De ce que je

retiens de ma mission, je peux constater que je suis quelqu'un qui aime bien aider à organiser des événements, à partager avec la communauté via les réseaux sociaux ou en parlant en physique. Une chose que je trouve intéressante durant ma mission, c'est la dualité entre la mission de la Rédemption ainsi que celle du Défap. Ce que j'aimerais parler dans dualité est le fait d'expérimenter une mission double dont l'un a une dimension où je travaille d'un côté, dans la permanence du midi à la Rédemption, beaucoup plus flexible, ainsi que la mission en tant qu'assistant communication au Défap, qui se rapproche plus d'une expérience dans une entreprise.

Encore quelques mois et je vois le bout de l'aventure en tant que Volontaire de Solidarité Internationale. Je ne cache pas que la fin de mission me fait peur, notamment sur la question de la suite post-volontariat. Malgré l'approche de la fin, il ne faut pas se mettre des pensées négatives et profiter de l'instant présent, de ne pas s'inquiéter de l'avenir, mais aussi, de ne pas oublier que le Seigneur veille sur nous, sur nos projets futurs, qu'ils soient encore flous ou évidents.

Pour conclure, nous entrons dans la période d'été : une saison que je n'affectionne pas beaucoup car je vais devoir affronter la canicule. Mais en contrepartie, je profiterai (sans mauvais jeu de mots) des « jours les plus longs » ici en France ! »

Nomena

Télécharger la lettre

Lettre de nouvelles : Des animations, des rencontres et des retrouvailles

Tabitha, volontaire de réciprocité, effectue sa mission à Colmar au Centre Théodore Monod où elle organise des animations socioculturelles et des activités à destination des jeunes du campus.« Bonjour à toutes et à tous,

Alors que je vois approcher la fin de ma deuxième année de volontariat, j'ai eu envie de m'arrêter un instant pour partager avec vous le chemin parcouru.

Le retour aux sources

Tout a commencé en août dernier. Après avoir voyagé en Allemagne, en Pologne et en République tchèque, mon esprit avait besoin de repos. Je suis rentrée chez moi, au Togo, sur la terre de mes ancêtres. Ce retour aux racines a été mon remède. Retrouver ma mère, ma famille, et sentir la chaleur de ma terre m'a redonné une force immense. J'y ai puisé l'énergie nécessaire pour repartir, le cœur rempli de l'amour des miens.

Septembre à Colmar : un nouveau chapitre, une nouvelle personne

En septembre, je suis revenue à Colmar pour entamer ma deuxième année de mission. Mais ce retour était différent. Si la première année fut un temps de découverte, celle-ci s'est ouverte sous un éclat bien plus brillant. Je ne suis plus cette personne timide et hésitante des débuts. Aujourd'hui, je me sens ici comme dans ma propre demeure. Je ne suis plus une « invitée » dans le centre, je suis chez moi. L'aisance a remplacé le vertige, et je me sens enfin à ma place, utile et enracinée.

Ma mission d’animatrice : la magie de l’imaginaire

Ce qui donne tout son sens à mon quotidien, c’est mon rôle auprès des enfants. Ils sont ma plus belle flamme. Ce que j’adore par-dessus tout, c’est de pouvoir les faire voyager dans un monde imaginaire. Quand je crée des activités, j’aime inventer des univers, être drôle, et voir leurs yeux s’écarquiller. Leur créativité m’émerveille : ils imaginent des choses incroyables, et cet échange me rend profondément heureuse. En les aidant à s’évader, c’est mon propre cœur qui s’épanouit. L’année a repris avec une énergie folle, entre les activités de la semaine et nos moments partagés le week-end.

Taizé et la visite de mon père : la paix et l’équilibre Deux moments forts ont marqué ces derniers mois :

- Mon séjour à Taizé : Ce fut une découverte totale. Une semaine de silence, de chants et de prière qui m’a apaisée. Je me suis sentie plus proche de Dieu, et cette paix intérieure m’aide beaucoup dans ma mission aujourd’hui.
- La visite de mon père : Il m’avait tellement manqué ! Sa venue ici, à Colmar, a été un cadeau magnifique.

C’était comme si mes deux mondes se rejoignaient. Le voir découvrir mon environnement et ceux qui m’entourent m’a remplie de fierté. Je ne serais pas là même sans les personnes qui m’accompagnent. Mon référent, Gilles, est pour moi comme un père : il m’accueille, me guide et me protège avec une immense bienveillance. Et il y a Sophie, l’aumônière, dont la douceur et le grand cœur font que chaque journée se passe bien.

Aujourd’hui, je suis avide de nouvelles découvertes. Mon esprit reste curieux et mon cœur grand ouvert. Cette aventure humaine est, sans aucun doute, la plus belle expérience de ma vie. Je ne me contente pas de faire du volontariat, j’apprends

à devenir moi-même (celle que j’ai toujours voulu être).

Merci de faire partie de ce voyage avec moi

Tabitha »

Télécharger la lettre

Défap, CEVAA et DM : Renforcer la mission par la coopération

Du 18 au 20 mai 2026, le Défap accueillait à Versailles la rencontre annuelle des secrétariats du Défap, de la CEVAA et de DM. Pendant trois jours, les représentants des trois organisations missionnaires protestantes ont partagé réflexions, expériences et projets communs afin de renforcer leur coopération et de répondre ensemble aux défis actuels de la mission. Ces rencontres, organisées chaque année à tour de rôle par l’une des trois institutions, constituent un espace privilégié de dialogue et de concertation. Elles permettent d’aborder les enjeux communs, de coordonner certaines actions et de développer de nouvelles collaborations dans des domaines tels que la formation, les échanges de personnes ou encore la communication.

Une histoire commune au service de la mission

Les liens entre le Défap, la CEVAA et DM s’inscrivent dans une histoire ancienne. Nées dans le contexte des profondes

transformations du mouvement missionnaire protestant des années 1960 et 1970, ces trois organisations ont accompagné l’émergence de nouvelles formes de relations entre Églises, dans un monde marqué par les indépendances et la remise en question des modèles missionnaires hérités de la période coloniale. Aujourd’hui encore, elles partagent de nombreuses préoccupations et plusieurs lieux d’engagement commun. Toutes trois sont impliquées dans les échanges internationaux de personnes, la formation théologique, le soutien aux Églises partenaires et la réflexion sur les enjeux contemporains de la mission.

De la coopération à l’action

Cette édition 2026 avait une ambition particulière : dépasser le simple partage d’informations pour construire des modes de collaboration plus efficaces et plus durables.

Accompagnés par un intervenant extérieur, les participants ont consacré une large partie de leurs travaux à identifier les domaines dans lesquels une coopération renforcée pouvait être mise en œuvre. Trois axes prioritaires ont été retenus : la formation, les échanges de personnes et la communication.

Parmi les projets évoqués figure notamment le développement d’un programme de formation en théologie interculturelle destiné à répondre aux besoins exprimés par les Églises et les institutions académiques francophones. Les équipes ont également travaillé à une meilleure coordination des programmes d’envoi et d’accueil de personnes, ainsi qu’au partage d’expériences et de ressources en matière de communication et de recherche de financements.

Afin d’assurer un suivi concret des décisions prises, plusieurs groupes de travail ont été constitués et des rendez-vous réguliers ont déjà été programmés.

Relire l’histoire pour construire l’avenir

Les échanges ont également permis d’aborder des sujets de fond qui traversent aujourd’hui les milieux ecclésiaux et missionnaires. Les participants ont notamment réfléchi à la question de la décolonisation de la mission, à la nécessité de reconnaître les blessures héritées de certaines pratiques du passé, mais aussi aux formes contemporaines d’inégalités qui continuent de marquer les relations internationales. Les enjeux liés à l’interculturalité, à la justice et à la sauvegarde de la création ont également occupé une place importante dans les discussions. Autant de thèmes qui orientent aujourd’hui les engagements des trois organisations et nourrissent leur réflexion commune.

Une rencontre marquée par la convivialité

Au-delà des séances de travail, la rencontre a également été rythmée par des temps de prière, des célébrations, des repas partagés et une découverte du vieux Versailles. Ces moments informels ont permis de renforcer les liens entre les participants et de favoriser des échanges plus personnels. Tous ont souligné l’importance de cette dimension relationnelle, essentielle pour développer des coopérations durables entre institutions engagées dans des contextes différents mais confrontées à des défis similaires. À l’issue de ces trois journées, un mot d’ordre semble avoir fait consensus : continuer à s’informer, à se parler et à avancer ensemble. La prochaine rencontre des trois secrétariats se tiendra en Suisse en 2027, à l’invitation de DM.